

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 10.—Le prince Hohenlohe, ministre allemand, a informé le Duc DeCazes, ministre des affaires étrangères, que l'Allemagne tient à la reconnaissance de la république espagnole.

Paris, 11.—Il y a eu un grand émoi en cette ville à la suite de la réception d'une dépêche apportant la nouvelle de la fuite de Bazaine de l'île Ste. Marguerite. L'évasion a eu lieu dans la nuit du dimanche.

Ordres, 11.—Voici les derniers détails qu'on possède sur la fuite du maréchal Bazaine de la forteresse de l'île Ste. Marguerite.

Les appartements occupés par le maréchal donnaient sur une terrasse appuyée sur un rocher escarpé, taillé à pic, et baigné par la mer. Une sentinelle qui était placée sur la terrasse même avait l'ordre de surveiller continuellement les fenêtres du prisonnier.

Dimanche soir le maréchal se promena sur la terrasse, avec le Col. Villette, son aide de camp; à dix heures il rentra comme d'habitude dans son appartement; on crut qu'il s'était mis au lit, mais avant la pointe du jour il avait opéré son évasion.

On pense qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, il s'est glissé sur la terrasse, évitant la sentinelle, et qu'au moyen d'une corde à nœuds il est descendu jusqu'à la mer. Il a certainement dû glisser pendant la descente et se blesser les mains, car à certains endroits la corde était tachée de sang.

Au pied du rocher une chaloupe dans laquelle se trouvaient madame Bazaine et sa cousine, attendait le maréchal qui prit lui-même les rames et conduisit l'embarcation près d'un vapeur qui depuis la veille au soir était en vue de l'île. Ils arrivèrent sains et saufs au navire qui les prit à son bord et se dirigea, à ce que l'on croit, du côté de Gênes.

Lorsque la nouvelle de l'évasion arriva à Gênes, la ville la plus proche sur le littoral, les autorités envoyèrent des officiers dans toutes les directions à la recherche du fugitif.

Il y a eu à Marseille, à la réception de la nouvelle une émotion intense.

Une enquête a été ouverte, le Col. Villette qui se promenait avec le maréchal, le soir de l'évasion, a été mis en arrestation, ainsi que le commandant de l'île Ste. Marguerite. Le général Lévêillé est parti pour l'île avec instruction de faire une enquête.

Paris, 11.—Quatre-vingt personnes qui ont joué un rôle dans les événements de la Commune de Paris, ont été arrêtées; M. Esquiros, ex-préfet de Département est au nombre des prisonniers.

Paris, 11.—On rapporte que Bazaine a abordé à San Rémos et s'est rendu via Turin à Bâle où il a pris le train pour Bruxelles où il est arrivé à 7 heures A. M., mardi.

On croit ici que le câble trouvé sur le rocher, à l'île Ste. Marguerite, était suspect dans le but de tromper les autorités sur la manière dont s'est échappé le maréchal; on croit que les gardes étaient de connivance avec le prisonnier.

Le Soir rapporte que Bazaine avait donné sa parole qu'il ne s'approprierait pas de l'île, et la surveillance fut par conséquent abandonnée. La sentinelle était retirée de la terrasse tous les matins à 5 heures, vu qu'elle n'était pas nécessaire en plein jour.

Deux soldats de la garnison du fort ont vu le maréchal marchant sur la terrasse, lundi dernier, à 5 heures 30 a. m.

Paris, 12.—Le Journal des Débats insinue que le crime dont Bazaine était accusé le rend sujet à l'extradition et la France devrait demander sa remise.

Paris, 12.—Il est certain que le plan de fuite du maréchal Bazaine a été combiné il y a six semaines et que ce plan est l'œuvre entière de Madame Bazaine. Le maréchal refusa d'abord de fuir, mais finalement, vu la non réussite pour obtenir une modification à sa sentence, il se décida à fuir. Il fit voile de l'île dans le yacht "Baron Ricazole," appartenant à une compagnie italienne. Le prisonnier refusait l'emploi d'un vaisseau français. Il était accompagné de sa femme et de son frère. Son lieu de refuge est inconnu. On le croit en Espagne. Les domestiques du fort Ste. Marguerite ont été arrêtés.

Londres, 13.—Le Soir dit que l'enquête sur les circonstances de l'évasion de Bazaine, montre que le directeur de la prison d'Etat de l'île Ste. Marguerite est gravement compromis, et établit aussi l'innocence d'officiers qui étaient d'abord soupçonnés.

Le Journal de Milan affirme que Bazaine a traversé Milan et s'est rendu au château d'Arenberg où l'ex-impératrice réside actuellement.

Une autre rumeur tend à dire que Bazaine était hier à Spa.

Paris, 14.—Le Soir rapporte que Bazaine est arrivé à Genève à bord du yacht Baron Ricazole, habillé en serviteur, lundi à 80 heures du matin. Le maréchal doit par conséquent s'être échappé à 9 heures le soir précédent. Le rapport du gouverneur de l'île Ste. Marguerite que Bazaine s'est couché à 10 heures dimanche soir, est faux. Le Soir dit que le fugitif avait nécessairement des complices parmi les autorités.

Paris, 14.—Bazaine est en Belgique. La France ne demandera pas son extradition.

ANGLETERRE.

Londres, 10.—Le Times rapporte que l'ex-Père Hyacinthe a résigné sa charge à Genève à cause des dissensions qui règnent entre les vieux catholiques modérés et les extrêmes. L. Loysen aurait été choisi comme leader des vieux modérés.

Le Morning Post rapporte que le capitaine Werner, de la marine allemande, qui a eu des difficultés avec les Espagnols devant Carthagène va être promu au grade vice-amiral.

ESPAGNE

Bayonne, 10.—Le général Dorregary, commandant de l'armée carliste, a repris l'offensive en Navarre; il s'est emparé de La Guardia après un assaut et s'avance maintenant sur Pèble avec l'intention de s'emparer du chemin de fer entre Meranda et Lagrono; quelques-uns de ses hommes ont dernièrement fait feu sur un train et un anglais a été grièvement blessé. Le général républicain Blanco avec 8 bataillons et 12 pièces d'artillerie, s'avance pour reprendre La Guardia.

Paris, 10.—La Constitution a des nouvelles d'Espagne qui nous apprennent que Don Carlos se prépare à faire une nouvelle attaque sur Ténériffe.

Londres, 12.—Le Morning Post annonce que les négociations entre les puissances pour la reconnaissance de la république espagnole ont été complétées. Le consentement de la Grande-Bretagne a levé le dernier obstacle.

Madrid, 12.—L'Imparcial rapporte que l'Angleterre, la France et la Prusse ont pleinement reconnu la république espagnole.

Paris, 12.—Le représentant espagnol à Paris, a demandé des assurances à Madrid, vu que la France s'est déclarée prête à reconnaître la république espagnole.

Madrid, 13.—La France enverra un ambassadeur en Espagne aussitôt que le représentant de l'Espagne à Paris aura reçu ses lettres de créance.

Une nouvelle officielle annonce que les Carlistes ont fait une tentative infructueuse pour traverser l'Ebre.

Londres 14.—Le correspondant du Times à Madrid confirme positivement les nouvelles de la reconnaissance de la république espagnole par l'Angleterre, la France et la Prusse.

Une dépêche spéciale de Berlin au Post rapporte que l'Autriche et l'Italie ont aussi reconnu la république.

Le Times dans un éditorial, dit que l'Angleterre aurait reconnu l'Espagne depuis longtemps, mais que l'opposition de la France et l'indifférence de la Prusse l'en avaient empêché.

Madrid, 14.—Le corps diplomatique a félicité Serrano sur la reconnaissance de la république et du succès du général Mariónes à Oteiza. Un décret a été lancé abolissant l'esclavage à Porto-Rico.

Londres, 14.—Le Pall Mall Gazette dit que la Russie hésite à reconnaître l'Espagne parce qu'un tel acte va donner une nouvelle force au républicanisme en Europe.

PRUSSE

Vienne, 10.—Une note-circulaire a été envoyée ici par la Prusse, samedi. Cette note engage les différentes puissances à reconnaître la république espagnole.

FAITS DIVERS.

Il y a aux Etats-Unis, 12,500,000 enfants qui fréquentent les écoles publiques, pour lesquelles on dépense 95 millions de piastres chaque année.

Une barre de fer qui vaut \$5 à l'état brut, atteint les valeurs suivantes par les transformations qu'elle subit sur elle l'industrie moderne. Transformée en fers à cheval, elle vaut \$10.50, en couteaux de table, \$180, en boutons et boucles, \$1,035, en ressorts de montres, \$250,000

Nous apprenons qu'à la dernière assemblée des actionnaires de la Compagnie de Papier Geniu, les directeurs qui ont été nommés sont: M. Am. Jodoin, fils, président; A. Dubord, vice-président; Thon. M. Laframboise, John L. Cassidy, P. A. Fautoux, J. B. Rolland, Ls. Tourville, E. Beauvais et Raymond Préfontaine. Le premier versement de 10 p. c. se fera immédiatement à la banque Ville-Marie, et les affaires de cette compagnie commenceront sans plus de retard.

UN MIRACLE.—Nous lisons dans les journaux de Québec :

De nos jours comme dans les premiers temps, Dieu se rend admirable dans ses saints et se plaît encore à manifester sensiblement sa clémence aux hommes. Entre tous les miracles qui viennent de s'opérer à l'église de Sainte-Anne de Beauport, il en est un bien digne de remarque par cela même qu'il est plus grand.

Il y a quelques jours arrivait à cette chapelle une petite malade de Lévis, âgée de treize ans, qu'on emmenait portée sur un lit par quatre personnes. Depuis vingt-et-un mois cette enfant souffrait de nombreuses plaies qui la minait par tout le corps; jamais elle n'avait reposé que sur des draps enduits d'une épaisse couche de sain toix, et telle était la force de ses douleurs et son extrême faiblesse qu'à peine il lui avait été donné de soulever de son lit que la tête et les deux mains. Entendre le récit des détails de tout ce que cette enfant martyre a souffert est une tâche trop longue et trop difficile pour nous. La veille même de l'entreprise du pèlerinage, on vint jusqu'à dire à la mère qu'elle perdait l'esprit et qu'elle ramènerait sa fille morte, mais la grandeur de sa foi l'a sauvée.

Ce que les médecins n'avaient pu faire avec leur science, Dieu l'a fait par le ministère de Ste. Anne, et le jour où la petite malade, portée sur son lit, communia dans la sainte chapelle, ce jour-là même elle demanda à s'asseoir sur une chaise et à ce moment on fit brûler ses draps et son matelas en signe de reconnaissance pour la visible protection du ciel. A partir de là, sa guérison commença à s'opérer sensiblement et maintenant une chair nouvelle et fraîche recouvre les larges plaies dont son corps était criblé. Aujourd'hui elle mange à table à côté de ses petits frères et leur tient noblement tête; elle se berce assise dans sa chaise, elle chante et reçoit galement ses petites compagnes qui dans l'admiration viennent la visiter tous les jours.

UNE PETITE PAGE D'HISTOIRE

—1793—

Liberté! Egalité! Fraternité!—Ces trois mots retentissaient jadis dans la France entière, alors affolée, ivre, en délire,—et ils avaient pour étranges corollaires: l'échafaud dressé sur toutes les places publiques, les prisons regorgeant de victimes, le pillage, l'incendie, la violation de domicile, la destruction des églises, l'étouffement de toute liberté de conscience.

Presqu'un peuple entier, à la fois bourreau et martyr, savait dans un jour d'épouvantable colère, tout ce qui avait fait jusqu'à sa joie, sa renommée, sa gloire.

Une tête doublement sacrée roulait sur la sanglante machine du docteur Guillotin, et le bruit de sa chute donnait le vertige à la nation, folle de tint d'audace et de férocity.

Chaque jour, il fallait de nouvelles proies aux Marat, aux Danton, aux Robespierre: il fallait du sang pour étouffer la malediction que leur jetait le sang.

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—Meurs, ô toi, ministre du Christ, messager de paix, de prière, d'amour, toi qui sèche les larmes de celui qui souffre en lui montrant, à travers le prisme sacré de la Foi, le ciel pour avenir!

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—Meurs, toi dont le seul crime est d'avoir un nom illustre, un passé sans tache, une fortune qui te sert à répandre des bienfaits partout sur ton passage, à créer des asiles et des hôpitaux pour les déshérités!

Liberté! Egalité! Fraternité! c'est-à-dire:—O. Le vice érigé en principe, l'orgie en vertu, le lupanar en culte;—2. l'abrutissement moral pour tous, pour tous, l'athéisme, la corruption, la flonerie, l'assassinat;—3. l'égoïsme des prêtres, des enfants, des femmes, des vieillards, et les bateaux à soupe de l'immortelle république?.....

Mais à ces mots qui couvrent tant de hontes, d'infamies, de massacres; à ces mots trop de fois répétés à l'heure où l'arche de la France semble prête à sombrer dans le fangeux océan des passions subversives et malsaines de ces êtres sans foi, sans âme, sans honneur, qui se disent les champions du progrès, les vrais patriotes,—à cette triple exclamation, des gens de cœur,

des vrais enfants de la patrie ceux-là, chrétiens et soldats, répandaient en criant :

Vive Dieu!... Vive le Roi!... Vive le Saint Père!...

Humble village de Chanzeaux, berceau de mes aïeux, les échos ont retenti de cette protestation souveraine, qui fit frémir de rage la horde révolutionnaire, mais qui n'en fut pas moins le sentiment de vrais catholiques et de loyaux sujets du roi.

Le 9 avril 1795, le bruit se répandit tout à coup à Chanzeaux (Maine-et-Loire), que les généraux républicains, Coffin et Frélicqs, à la tête de deux colonnes de mille hommes chacune, se dirigeaient sur le bourg pour y détruire le peu de maisons restées debout depuis l'incendie général.

A cette nouvelle, les habitants se réunissent et s'arment à la hâte.

A la tête de ces derniers se trouve Maurice Ragueneau, ancien sacristain de Chanzeaux, qui, avec l'abbé Blanvillain, dix-sept hommes et dix femmes, qui n'avaient point voulu abandonner leurs maris ou leurs frères, s'enferment dans la tour de l'église, seul bâtiment pouvant opposer quelque résistance aux efforts des bandits. Mais il avait fallu monter par une échelle au faite de la tour, l'escalier intérieur étant détruit.

L'armée républicaine envahissait le village au moment où Ragueneau retirait l'échelle.

Le général Coffin, maître du bourg, entouré l'église et somma les défenseurs de se rendre. Leur assurant qu'ils auraient la vie sauve.

—Vive Dieu! Vive le Roi! Vive la Religion! fut la seule réponse de ces cœurs courageux.

Le combat commença alors avec acharnement. Ragueneau avait fermé au moyen de larges madriers, l'ouverture de la voûte du clocher, et dressé, à 15 pieds plus haut, un échafaudage d'où l'on pouvait tirer par les fenêtres longues et étroites. Il place à chacune de ces meurtrières ses meilleurs tireurs, tandis que leurs camarades et les femmes restent à couvert, occupés à charger des fusils. Lui, debout dans l'endroit le plus périlleux, encourage ses compagnons par son exemple.

Le combat dura depuis cinq heures, sans que l'attaque eût fait le moindre progrès, lorsque des soldats aperçurent des madriers qui fermaient la voûte.

Aussitôt des fagots sont entassés sous la voûte, la flamme activée par un vent du nord-est, monte en tourbillonnant et allume le bois!—Un cri de triomphe s'élève parmi les républicains. Ils voyaient leurs ennemis, hommes, femmes, enfants, car il y avait aussi des enfants à la mamelle—suspendus entre le ciel et la terre par un abîme de feu!

Les assiégés poursuivis par les flammes, s'étaient réfugiés sur le dernier échafaudage.

L'abbé Blanvillain, environné de mourants qui lui demandaient sa bénédiction, venait d'être blessé à la tête. Inondé de sang, épuisé de souffrance, il tenait dans ses mains un précieux calice sauvé du pillage de l'église, et dont le pied avait été fracassé par la même balle qui l'avait atteint.

Dout au milieu de ses derniers compagnons, Ragueneau, couvert de blessures, se fait charger des fusils et combat encore! Enfin, il reçoit le coup mortel, fait le signe de la croix et disparaît au milieu des flammes. A cette vue Jeanne sa sœur, belle jeune fille de vingt ans, pousse un cri, et se précipite avec lui dans l'abîme embrasé.

Ragueneau s'était écrié expirant:—Je meurs pour le Dieu qui est mort pour moi.

L'abbé Blanvillain, percé d'une seconde balle, chancelle et tombe en soupirant!

—Pardonnez-les mon Dieu, et sauvez vos enfants!

Bientôt l'échafaudage entier s'écroule! Ceux qui ont survécu se couchent sur l'entablement, sur les murs, sur les corniches. Déjà le feu avait pris aux vêtements des femmes, qui avaient été obligées de se dévouer pour retarder ce moment affreux. Encore quelques minutes, et tout était fini!

Mais le dernier champion tombe sanglant, criblé de balles. Ce fut la fin de la résistance.

Des échelles furent appliquées au pied du clocher; la première femme qui essaie de descendre n'a point la force de se soutenir; elle se tue dans sa chute. Grâce à Dieu, les autres furent plus heureuses.

Le siège du clocher de Chanzeaux fut le dernier combat de la grande insurrection de 1793.

MICHEL GROS.

Ottawa, Juillet 1874.

PETITS SABOTS

II.

(Suite.)

—Et il fait si humide ici, sur l'eau! dit Bébé en époussetant et balayant. Vous auriez dû venir demeurer avec moi, Marie, et vous m'auriez rendu grand service, en veillant à ce que mes poules n'aillent pas. aussitôt que j'ai le dos tourné, gratter les plates-bandes. Ne changez-vous jamais d'avis, mère Marie? Je suis sûre que vous seriez heureuse chez nous. C'est si vert, cela sent si bon, et le sanzonnet dit déjà votre nom; il n'y a pas de bête plus amusante.

—Non, mon enfant, dit la vieille Marie, tu me l'as souvent offert, et je te remercie de la bonne intention; mais je ne peux quitter le bord de l'eau, j'en mourrais. Par la fenêtre, j'ai vu s'éloigner le brick de mon homme jusqu'à ce que les mâts eussent disparu dans le brouillard. Chargé de fer pour la Norvège... un bon navire, la Fleur d'Epine... un navire sûr... et lui, digne d'elle, fier comme un, avec une petite sainte Vierge en plomb autour du cou. Elle devait rentrer au port sous huit mois, la Fleur d'Epine, rapportant du bois de construction... Huit mois, cela nous conduisait à Pâques!... mais elle ne revient jamais, jamais!... J'attendais, assise à cette place; mon enfant tomba malade et mourut; l'été s'écoula, puis l'automne... Sans relâche, je guettais... Tous les bricks se ressemblent, seulement je distinguais toujours le sien aussitôt qu'il était en vue, parce qu'il avait coutume d'attacher à son mât de misaine un écheveau de lin, et le quin il était rentré sain et sauf à la maison, je filais le lin pour lui faire des chaussettes. C'était une fantaisie qu'il avait. Il fit onze voyages sans manquer jamais d'attacher la filasse; mais la douzième fois je ne vis ni l'écheveau, ni le brave brick, ni mon homme. Seulement, un jour d'hiver que flottaient de grands bancs de glace un caboteur entra au port et nous apprit que dans les